Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1900.

Livraison 5ème. 7e SÉRIE. Tome I.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1900.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1900.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée. désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires. ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée. doit en être responsable. et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Les Tambours de Tilsitt.

NOUVELLE.

Le général de brigade Dorsenne, major-colonel des grenadiers à pied de la garde impériale, stationnés à Tilsitt, en Prusse, fit porter au rapport du régiment l'ordre suivant : *Aujourd'hui*, 6 *juillet* 1807, *la* 2*e et* 3*e compagnie du premier bataillon prendront la garde d'honneur au quartier général impérial à dix heures du matin.*

En conséquence, les capitaines Castillon et Pailhès, aides de camp du général Dorsenne, passèrent dans les

cantonnements afin de veiller à l'astiquage des habits, des buffleteries et des armes. Il fallait, en effet, plus que jamais se montrer à la hauteur des circonstances. Il s'agissait de prouver que l'armée française était aussi magnifique après la paix que pendant la guerre. Le régiment s'était bien comporté dans les neiges sanglantes d'Eylau et sous les sapins désolés de Friedland. Maintenant, le canon se taisait. Les sabres étaient rentrés au fourreau. On était réconcilié avec les Prussiens vaincus. On fraternisait avec les Cosaques battus. Ce n'était pas une raison pour négliger le fourniment. Au contraire, les grenadiers de l'Empereur devaient donner l'exemple de la bonne tenue et continuer d'être les premiers soldats du monde.

Donc, à l'heure dite, les bonnets à poil et les plumets rouges, correctement alignés, tambours battants, clairons sonnants, défilèrent, au pas accéléré, dans les rues de Tilsitt. Les bourgeois de la ville, les bourgeoises, les servantes accouraient au seuil des portes, se penchaient sur l'appui des croisées. L'auberge de l'Aigle-Noir était remplie de paysans qui regardaient. La grande maison de bois qu'habite M. le Bourgmestre était peuplée de curieux et de curieuses. Pourtant les gens de Tilsitt auraient dû être las de voir passer des militaires. Un quartier de leur ville était occupé par l'armée française. Les Russes faisaient l'exercice dans un autre quartier. Le troisième quartier appartenait aux Prussiens. Du matin au soir ce n'étaient que sonneries de clairons, appels, contre-appels, parades et revues. Le pays aux alentours, sur les deux rives du Niémen, était couvert de tentes et de bivouacs. Infanterie, cavalerie, chasseurs, dragons, hussards étendaient au loin, sur la plaine, leurs piétinements et leurs galopades. Tous les villages, les plus humbles hameaux, resplendissaient d'uniformes,

d'épaulettes, de galons et de panaches. On voyait à dix lieues à la ronde des costumes de toutes les couleurs. Les dolmans noirs des hulans prussiens voisinaient avec la pelisse blanche des hussards français. Les chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre circulaient bras dessus bras dessous avec les guides de l'empereur Napoléon. Un camp de Baskirs était établi au bord du fleuve, et les promeneurs téméraires qui s'aventuraient parmi ces huttes, pouvaient voir des espèces de sauvages affublés d'oripeaux et munis d'arcs et de flèches.... Les vedettes du maréchal Davout touchaient les grand' gardes du maréchal Bennigsen. Ce rendez-vous d'hommes armés donnait aux habitants de Tilsitt l'occasion de faire des comparaisons intéressantes.

—Oh ! disait l'aubergiste de l'Aigle-Noir, en voyant passer les grenadiers du général Dorsenne, ceux-ci, en vérité, sont bien plus beaux que les Prussiens.

—Le fait est, répliquait le rabbin Salomon en retirant de sa bouche une énorme pipe, le fait est qu'ils marchent plus droit et qu'ils ont l'air plus fiers. L'autre jour, j'ai vu la garde prussienne à la porte du roi. C'était triste. Les factionnaires étaient appuyés sur leurs fusils ou adossés à la muraille. Ah ! on voyait bien que ces soldats avaient été battus et rebattus..

—Voyons, rabbin, interrompit un étudiant de l'Université de Kœnigsberg, reconnaissable à sa toque et à son écharpe, les cheveux drus, les yeux durs, les épaules carrées,— voyons, rabbin, ne dites pas de mal des troupes de notre roi Frédéric-Guillaume. Les Prussiens sont battus. C'est possible. Mais ils prendront leur revanche, avec l'aide de l'Allemagne tout entière..

—Eh ! eh ! reprit le rabbin, en riant d'un petit rire sec, nous ne devons pas oublier ces paroles de Gœthe : " *Secouez vos chaînes tant que vous voudrez ; Napoléon est*

trop fort pour vous ; vous ne les briserez jamais. Vous ne ferez que les enfoncer plus profondément dans votre chair..”

—Taisez-vous, rabbin, j’ai cru comme vous que Napoléon était un héros providentiel, un homme de fer, un vrai Prussien.. J’avais pensé qu’une mission divine lui était assignée. Mais j’ai changé d’idée. L’Empereur sera perdu par l’orgueil. Il veut rayer la Prusse de la carte de l’Europe. Mais aucune puissance, pas même la sienne, ne peut supprimer les nations qui ne veulent pas mourir. Napoléon est le grand ennemi de notre patrie..

Le rabbin, effaré, fit mine de se retirer. L’étudiant le retint par la manche et lui dit tout bas, les dents serrées, les lèvres pâles :

—Oui, la Prusse a une mission en Allemagne. Notre pauvre pays de sablières et de marécages verra fleurir le renouveau de la liberté. L’armée prussienne ressemble à un arbre aux antiques racines : les orages ont pu le tirailler et le dépouiller de ses branches, mais il grandira, fort et superbe. Il couvrira l’Allemagne et la France de ses branches reverdies..

Cependant, la musique de la garde emplissait de vacarme la grande rue qui descend vers le Niémen.

En tête marchait un magnifique tambour-major, coiffé d’un chapeau à panache tricolore, vêtu d’un habit bleu-de-roi, brodé d’or sur toutes les coutures, et d’un pantalon en peau de daim étrangement collant. Sa main gauche, gantée de blanc, était superbement appuyée sur la poignée d’un sabre qui pendait à un baudrier de velours rouge. D’un agile mouvement de la main droite, ce bel homme faisait tourner, en de savants moulinets, une grande canne à pomme d’or. Ensuite venaient seize tambours, dont les baguettes avec un art infini et une symétrie parfaite ,détaillaient le *rrra*, le *fla* et le *rataplan*. Les musiciens, coiffés de chapeaux bicornes à ganse d’or

et chaussés de bottes molles, soufflaient si fort, dans leurs instruments de cuivre, qu'ils en avaient les joues toutes gonflées. L'un d'eux secouait des clochettes au bout d'une hampe. Un autre allongeait en mesure les coulisses d'un long trombone. Un autre avait adapté à ses lèvres l'embouchure d'une trompette en forme de serpent. Un nègre, en riant, faisait retentir des cymbales. Un enfant de troupe, marchant en serre-file rythmait la musique, en cadence par un petit tintement du triangle, tandis qu'un gros bonhomme, sanglé dans un gilet trop étroit, s'essoufflait à taper sur une grosse caisse.

Deux officiers à cheval précédaient les compagnies. L'alignement des rangs et des files était si correct, qu'on voyait s'avancer en même temps toutes les pointes des guêtres noires à boutons jaunes. Les moustaches grises des grenadiers avaient une expression farouche et martiale, sous l'édifice du haut bonnet à poil enfoncé jusqu'aux yeux. Les vieux de la Grande Armée se redressaient fièrement, malgré le poids du sac. Quelques-uns de ces habits bleus, usés par la victoire, étaient surchargés de chevrons, insignes glorieux des campagnes et des services. L'arme au bras, ces admirables soldats s'avançaient, d'une allure calme qu'on sentait irrésistible. Les épaulettes rouges brillaient joyeusement au soleil. Une belle lumière d'été avivait la blancheur des buffleteries, l'éclat des boutons de métal, les cuivreries des fusils, des briquets et des gibernes. Au-dessus du scintillement des baïonnettes, les trois couleurs de France scintillaient dans la clarté du ciel, sous l'envergure triomphale de l'aigle d'or.

Quand le détachement fut arrivé à cinquante pas de la résidence impériale, le commandant fit mettre les grenadiers au port d'arme. La garde descendante était

rangée devant la porte. Les tambours et les clairons des deux gardes battirent et sonnèrent aux champs.

Le chef de bataillon Longchamps, commandant de la garde montante, s'avança vers le chef de bataillon Bodelin, commandant de la garde descendante. Les officiers se saluèrent de l'épée.

—Rien de nouveau ? dit l'un.

—Rien de nouveau, répondit l'autre.

Les gamins de la rue regardaient, bouche bée, cette magnificence de geste qui ennoblit les moindres gestes de la vie militaire.

Après le départ de la garde descendante, le commandant Lonchamps fit faire demi-tour à ses grenadiers. Les baïonnettes furent remises au ceinturon. On rompit les rangs. Les hommes entrèrent au poste, placèrent leurs fusils au ratelier, débouclèrent leurs sacs et ôtèrent leurs bonnets d'oursin. Et bientôt on n'entendit plus, dans la rue redevenue déserte, que le pas monotone et régulier des sentinnelles.

Les grenadiers, dans le corps de garde, causaient. Des groupes se formaient.

—Eh là-bas ! la coterie, s'écria le sergent Gervais, en s'adressant au tambour Morlin et au clairon Muller, sait-on où c' qu'est allé le P'tit Caporal au jour d'aujourd'hui ?

—A c' qu' i paraît, sergent, répondit Muller, qu'il a été se promener avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

—Se promener ! Se promener ! grommela le sergent. Alors tu crois que le P' tit Caporal se promène comme ça, la canne à la main, et qu'il perd son temps comme qui dirait un muscadin aux Tuileries.

—Oh ! vous savez, sergent, pour ce que j'en dis !.. Après ça, il a peut-être été passer une revue !

—Oui, appuya le clairon Muller. Des revues, il en

passe tous les jours. Et pas seulement des revues de Français ! Mais des revues de Prussiens, des revues de Russes..

—Ah ! ça, interrompit Rouget, fourrier de la 2e du 1er, est-ce que nous allons faire la paix, maintenant ? Est-ce que le Petit Caporal ne se fâchera pas ? Est-ce qu'il ne mettra pas son lampion de travers ? Est-ce que nous ne ferons pas une autre campagne ?

—Le fait est, reprit un grenadier, que si le Petit Tondu s'arrête maintenant, ça n'est pas du jeu. Moi, il me faut les galons de sergent.

—Et moi, dit un autre, je comptais sur la croix. Si on s'arrête maintenant, plus moyen !

—Ah ! soupira le tambour-major, du ton d'un homme qui est satisfait de la vie, vous n'êtes pas raisonnables, vous autres ! Vous voulez tous le bâton de maréchal.

La conversation allait ainsi, tantôt languissante, tantôt vive. Et chacun de ces braves disait son mot.

Tout à coup, la sentinelle devant les armes appela le poste de toute la force de sa voix. Les grenadiers eurent à peine le temps de sortir, de s'aligner devant la résidence impériale, et de mettre la baïonnette au canon.

Au bout de la rue, deux chasseurs à cheval en grande tenue, kolback noir, flamme amarante, plumet rouge et vert, dolman vert à tresses orange, pantalon de peau jaune, pelisse écarlate fourrée de gris, signalaient l'approche du cortège impérial.

Bientôt le pavé retentit sous le piaffement d'une nombreuse cavalcade.

Le peloton des chasseurs était suivi par une compagnie de mamelouks. Ces pittoresques cavaliers, ramenés d'Egypte par le général Bonaparte, galopaient sur des petits chevaux arabes très fringants et harnachés d'ornements de toutes les couleurs. Les mamelouks défilaient,

dans les parades, sans aucun alignement, et s'amusaient à gesticuler avec leurs sabres courbes. On admirait leurs turbans blancs, leurs aigrettes ornées de pierres précieuses, leurs caftans verts ou roses, leurs pistolets damasquinés.

Cette vision, sous le ciel pâle du Nord, évoquait les mirages féeriques de l'Orient et décorait de splendeurs lumineuses l'aspect un peu morne de Tilsitt.

L'empereur parut, chevauchant botte à botte avec le tzar. Il portait, ce jour-là, l'uniforme de colonel des chasseurs à pied de sa garde, le frac bleu, les épaulettes d'or, la veste blanche, la culotte blanche et les bottes à l'écuyère. Le grand cordon de la Légion d'honneur barrait de rouge les revers blanc de son habit, *la plaque d'argent* de l'ordre impérial brillait au côté droit de sa poitrine. Il était coiffé, comme à l'ordinaire, d'un petit chapeau bicorne en castor noir, sans bordure ni galon, orné seulement d'une petite cocarde tricolore soutenue par une ganse de soie noire. L'Empereur avait l'air gai. Il montait Marengo, son cheval préféré. D'un mouvement nonchalant, volontairement abandonné, il laissait flotter sur le col de la bête les rênes d'or et de soie.

Napoléon se tournait de temps en temps vers son ennemi de la veille devenu son ami, et lui parlait d'un air affable, en souriant. Il parlait assez fort, car le tzar avait l'oreille un peu dure.

L'empereur Alexandre Ier était un grand jeune homme de belle mine gracieuse et d'allure élégante, avec quelque chose de calme et de triste dans la physionomie et dans les gestes. La tenue sévère et martiale du régiment Préobajenski semblait un peu trop belliqueuse pour sa taille mince et son allure quasiment féminine. Il maniait avec grâce un superbe cheval blanc de l'Ukraine. Il avait plutôt l'air d'un charmant officier que d'un puissant monarque.

Quand les souverains arrivèrent à la hauteur de la garde d'honneur, le chef de bataillon Longchamps commanda: "Portez armes!... Présentez armes!..." Le tambour-major leva sa canne. Les tambours battirent aux champs.

Derrière les deux empereurs, un troisième cavalier, fort mal équipé, cheminait, tant bien que mal, sur une bête rétive. Il suivait de si loin Napoléon et Alexandre qu'il se confondait presque avec le splendide état-major où brillaient Murat, le grand-duc de Berg, et le major-général Berthier, prince de Neufchâtel. Son uniforme sombre était éclipsé par les charmarrures théâtrales de Murat, et même par les insignes moins emphatiques du maréchal Berthier. Cet homme, maigre et pâle, mal assis sur un cheval disgracieux, portait une tunique verte et une casquette plate..

Lorsqu'il passa devant la garde, les baguettes des tambours continuaient à faire retentir la batterie triomphale qui annonce l'approche des princes souverains et des généraux en chef.

Le tambour-major, clignant de l'œil, baissa légèrement sa canne, et grommela dans sa moustache, de façon à être entendu par les grenadiers goguenards :

"Tapez pas si fort, nom d'un tonnerre ! ça n'est qu'un roi !"

GASTON DESCHAMPS.

(*Revue Bleue.*)

La Langue Française dans le Monde.

La fondation d'un nouvel empire colonial français est un des grands faits de l'histoire contemporaine, et il est d'une portée linguistique considérable. L'Algérie était déjà une précieuse conquête, "une chance suprême de salut," disait Prevost-Paradol. Il s'y est ajouté depuis tout ce que l'on sait ; des territoires six ou sept fois plus vastes que la France et d'une population presque égale à la sienne.

Il n'est pas impossible que la race française s'acclimate au Tonkin : un établissement de ce genre faciliterait beaucoup l'éducation française des Annamites et par eux la pénétration de la Chine méridionale. Mais c'est en Afrique surtout qu'un brillant avenir semble réservé à la langue française. Si l'on réfléchit que cette langue est solidement établie dans la région de l'Atlas ; que, d'une part, elle a juridiction sur le Soudan occidental et que, de l'autre, elle est encore prépondérante en Egypte ; que par Djibouti elle entame le massif abyssin ; qu'elle domine dans l'un et l'autre Congo et qu'elle règne à Madagascar, on voit que les deux tiers environ du continent noir lui sont en quelque sorte attribués dans le partage du monde. Des Arabes, des Kabyles, des Maures, des Malgaches, des noirs, dira-t-on, voilà une maigre clientèle!—Peut-être, mais qui oserait prédire le sort futur des races et des continents ?—Quoi qu'il en soit, le gain colonial de la langue française dans ces vingt dernières années a été tout à fait remarquable.

Tout a été dit sur les mérites de la langue française et sur le premier de tous, qui est la clarté, cette clarté

radieuse qui ressemble au soleil de l'Attique, perce à jour les sophismes, dissipe les ombres vaines, illumine tout ce qui est vrai, détache en traits nets et brillants les formules fécondes, donne de l'esprit même à ceux qui pourraient n'en pas avoir en d'autres langues. L'invasion des défauts de quelques littératures étrangères, le désir de trouver du nouveau, " n'en fût-il plus au monde," a peut-être obscurci en ces derniers temps la vieille clarté française. Mais qu'on se rassure, il n'est mauvais de s'abreuver de temps à autre à des sources neuves, et quand les Français vagabondent, ce n'est jamais pour longtemps. Affaire de mode.

Une mode répugnante, celle-là, qui a trop duré et qui, malheureusement, n'a point passé encore, est chez certains hommes de plume le culte de l'obscénité. Maladie, ce serait déjà fâcheux. Calcul de basse librairie, c'en est trop et c'est laid.—Prenez garde, a-t-on osé dire, l'étranger n'achète vos romans que parce qu'ils contiennent de vilaines choses.—Il y a là une double injure faite à la France et à l'étranger et, qui plus est, une erreur. Interrogez les éditeurs renseignés : l'étranger ne se lasse pas d'acheter les livres français sérieux et savants et tous ceux aussi qui sont, poésie ou prose, des œuvres d'art ; sauf une minorité honteuse, qui se cache sous toutes les latitudes, ce même étranger n'a pas de prédilection pour les lectures dégradantes, tant s'en faut, et la mauvaise renommée de quelques-unes des productions littéraires françaises, loin de profiter à la langue nationale, lui porte un grave préjudice. A vrai dire, ces dernières années marquent plutôt en France un retour vers la recherche de l'idéal. J'entends l'idéal dans le sens le plus large : vérité, beauté, justice, amour. La science a désormais ses temples et ses disciples chaque jour plus fervents, plus nombreux, dans les jeunes

universités; l'art cherche de tous côtés des expressions plus hautes et plus pures; l'esprit religieux s'exalte chez quelques-uns et va parfois même jusqu'au mysticisme; toute iniquité, même la plus lointaine, éveille l'indignation de la conscience publique; un immense et profond mouvement de fraternelle sympathie crée de libres associations contre l'ignorance, la maladie, la misère, les inégalités du sort et le mal sous toutes ses formes! Tout ce travail ne s'accomplit point assurément dans une paix sereine; il se heurte à des courants contraires: indifférence, railleries, préjugés tenaces, survivances de barbarie, déchaînements d'appétits grossiers, menaces, injures, imprécations. Mais ce travail pourtant a une voix qui domine la tempête, et c'est la voix de la langue française. Il dépend de la nation qui la parle de la faire entendre jusqu'aux extrémités du monde.

Il me reste à montrer la situation actuelle de la langue française dans les divers pays d'Europe et d'outre-mer; c'est-à-dire, à résumer en un tableau méthodique les précieux renseignements contenus dans les notices de ce volume. On verra que ces notices sont rangées dans l'ordre géographique; c'est l'ordre qui convient à l'analyse et au détail; mais, pour des vues d'ensemble, je crois préférable de commencer ici par les pays où la France peut et doit mettre au service de sa langue la plénitude de son action matérielle et morale, c'est-à-dire par les colonies, et, partant de là, suivre une progression décroissante, en passant successivement en revue les pays islamiques, les pays de civilisation orientale, les pays de civilisation européenne, les pays européens, pour finir par les pays de langue française.

***

Parmi nos colonies, trois d'abord sont à part: les

Antilles et la Réunion. Anciennes, passionnées pour les idées modernes à qui la majorité de leurs habitants doivent leur émancipation, dotées du suffrage universel, organisées comme les départements de la métropole et jouissant des mêmes droits, elles devaient être absolument françaises, non seulement de cœur (elles le sont), mais de langue. En réalité, on y parle surtout le patois créole, et près de la moitié des enfants à la Réunion, près des deux tiers dans les Antilles, ne fréquentent pas l'école. Vérité désagréable à entendre, nécessaire à dire tant que nous n'aurons pas obtenu satisfaction.

Parmi nos colonies de peuplement et nos colonies mixtes la palme appartient à la Tunisie, qui, en dix-huit ans, a su grouper 16,000 enfants, en grande majorité indigènes, sur les bancs des écoles françaises (6 p. 100 de l'effectiff scolaire possible.)

L'Algérie connaît ma vieille amitié pour elle, ses écoles et ses maîtres. Elle a su admirablement organiser l'éducation des fils de ses colons qui ne le cède en rien à celle des jeunes Français de France. Mais, il faut bien le reconnaître, elle a compris plus tardivement la nécessité d'instruire les jeunes indigènes. Ceux qui apprennent la langue française ne sont encore que 24,000 (3 p. 100 de l'effectif scolaire possible.) La tâche qui reste à accomplir est donc énorme. Mais ce qui mérite d'être retenu et bien haut répété, c'est le zèle touchant de ces instituteurs installés avec leur famille loin de tout centre de colonisation, en plein milieu indigène. Non seulement ils y enseignent notre langage, mais ils y font connaître les bonnes méthodes agricoles, les outils, les arts usuels modernes; ils y répandent de saines notions d'hygiène; par leur exemple, leurs conseils, ils font pénétrer dans les cerveaux berbères des lueurs de plus en plus vives de dignité et de moralité.

Ils servent à la fois la cause de l'humanité et celle de la France. Ce sont de merveilleux agents de civilisation.

La Nouvelle-Calédonie, sauf la lèpre du bagne attachée à son flanc, est dans une situation analogue à celle de l'Algérie. Celle de l'Océanie française tend à s'améliorer.

Madagascar se trouve dans des conditions spéciales. Un peuple dominant, établi sur un plateau salubre, au centre de l'île, y a été en quelque sorte dégrossi par nos prédécesseurs; il montre une facilité particulière à apprendre notre langue, et la plupart de ses enfants en âge d'être instruits vont à l'école. Mais ce peuple, essentiellement imitateur, au fond ne se laisse guère pénétrer et il ne représente que le quart de la population totale. Quant à nos colons, ils sont encore très peu nombreux. Ajoutons cependant que nulle part les intérêts de notre langue ne sont servis par une politique plus ferme, plus humaine et plus savante :— c'est celle du général Gallieni.

Dans nos colonies de domination pure presque tout est à faire. Très longtemps nos négociants du Sénégal se sont bornés à parler ouolof, et l'anglais est répandu sur toute la côte occidentale d'Afrique. Cependant au Soudan, en Guinée, sur la côte d'Ivoire, au Dahomey, depuis quelques années, les militaires, les missionnaires, les gouverneurs rivalisent de zèle, et un certain nombre d'écoles ont été créées. Les Belges travaillent pour eux et pour nous au Congo.

Les Annamites, qui sont nos principaux clients en Indo-Chine, sont moins malléables, mais plus sérieux et plus résistants que les Hovas, et leur intelligence est supérieure. Le malheur est que l'administration du pays ne paraît pas bien savoir elle-même si elle doit entreprendre de les instruire ou se borner à choisir

parmi eux des interprètes. La grande raison des adversaires de l'enseignement indigène est la crainte de former des déclassés. Des déclassés, on en forme tant qu'on réserve l'enseignement à une prétendue élite. Créer partout des écoles de langage avec l'apprentissage de métiers manuels, ce n'est déclasser personne, c'est élever un peuple tout entier d'un cran dans l'échelle de la civilisation et le rapprocher de ses maîtres. C'est par là qu'il faut commencer. En attendant, le système scolaire de la Cochinchine, bien qu'assez richement doté dès l'origine, se désorganise, et au Tonkin, où les écoles sont rares, les Tonkinois ont jugé nécessaire de fonder une société indigène d'enseignement mutuel.

Quelles sont les causes de cette situation encore médiocre de l'enseignement français dans les colonies? La principale, je le reconnais, est la jeunesse même de notre empire colonial. La seconde est l'indifférence de l'opinion publique dans la métropole. Instruire des noirs, des jaunes, cela fait sourire, et ni ces noirs ni ces jaunes ne sont électeurs. La troisième est l'absence d'un rouage central efficace, qui prenne l'initiative et la suscite, qui groupe les bonnes volontés, étudie et répande les meilleures méthodes, favorise la formation des maîtres, distribue équitablement des secours financiers.

L'*Alliance française* devrait-elle, en bonne justice, affecter une part notable de ses ressources aux colonies? L'instruction des indigènes est une affaire d'Etat au premier chef qui devrait ressortir, comme dépense obligatoire à la fois au budget métropolitain et aux budgets coloniaux.

Qu'on veuille bien y réfléchir: les colonies sont des conquêtes et les conquêtes ne se peuvent excuser et justifier que par des bienfaits. Conquérir un peuple barbare, c'est l'adopter et le prendre en tutelle jusqu'au

jour de sa majorité, c'est-à-dire de son émancipation. Qu'on respecte sa langue, si elle en vaut la peine, mais qu'on y ajoute la langue française, c'est un devoir strict ; car une langue européenne est seule capable d'interpréter les sciences modernes et d'ouvrir le trésor de la conscience humaine. Et si ces considérations morales paraissent futiles aux esprits forts, je leur rappellerai tout au moins que l'intérêt bien entendu leur commande d'enseigner le français aux sujets de la France, parce que l'usage du français ne peut vraiment qu'adoucir les mœurs, accroît la sécurité, simplifie l'administration, favorise le commerce, parce que l'entretien d'un instituteur coûte moins cher que celui d'une compagnie de légionnaires et que les caisses de livres et de fournitures classiques sont d'un transport beaucoup plus aisé et moins dispendieux que celui des obus et des canons.

***

Dans les pays musulmans, l'enseignement du français touche à un problème politique du plus haut intérêt. La France, dès le VIIIe siècle, est entrée en contact avec l'Islam par un heurt violent d'abord, ensuite par un rapprochement sensible à la suite des croisades, puis par des traités réguliers qui sont des *capitulations*, par son amitié presque constante avec les Ottomans, par l'expédition d'Egypte, etc. De nos jours elle est devenue souveraine ou protectrice de peuples musulmans en Algérie, en Tunisie, au Sénégal, au Soudan, sur les bords du Tchad. Elle est voisine du Maroc et de la Tripolitaine. Par les écoles de ses missionnaires, elle est en relations constantes non seulement avec les chrétiens de tout rite, mais avec les populations mahométanes de tout le Levant. Qu'elle le veuille ou non, elle est aujourd'hui une grande puissance musulmane. L'Islam est, dit-on, irréductible. Soit ! bien que choses humaines et immobi-

lité absolue soient des termes qui ne vont guère ensemble. En tout cas il faut s'accommoder de l'Islam, trouver d'honnêtes moyens de vivre près de lui et avec lui.

En ce sens la propagation des langues européennes en Orient offre un intérêt de premier ordre, et il y va de l'honneur de la nôtre d'y conserver le premier rang.

Au Maroc, en Tripolitaine notre langue est plutôt en progrès. En Perse elle est toujours en honneur à la cour du Chah et dans la classe dirigeante. En Egypte elle a perdu beaucoup de terrain dans les écoles officielles, surtout, il faut bien le dire, depuis le douloureux accident de Fachoda ; elle se maintient aux écoles privées, c'est-à-dire congréganistes. Dans le Levant proprement dit, elle a beaucoup moins à redouter, depuis cinquante ans, la concurrence italienne ; mais elle a des rivaux dangereux dans les Anglo-Américains, les Russes et surtout les Allemands, qui accaparent peu à peu le commerce, s'emparent des chemins de fer, s'efforcent de confisquer le sultan lui-même. Notre force en ce grand pays est de pouvoir dire et démontrer que nous sommes, nous, des amis désintéressés. Le meilleur de notre influence, nous le devons aux missionnaires, à leurs écoles, à leurs institutions de tout genre. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui à Jérusalem soignent les lépreux, font plus pour la France et la langue française que le prestige de milliers et de milliers de baïonnettes.

S'il était besoin de prendre la défense des missionnaires, je dirais à leurs ennemis de France accessibles à certaines considérations scientifiques que le mode d'action congréganiste marque dans l'histoire une étape nécessaire. J'ajouterai pour ceux qui n'en cherchent pas si long que ces missionnaires catholiques de toute nationalité, placés sous le protectorat de nos consuls, recherchent toute

occasion de témoigner à ces représentants de la France leur déférence respectueuse et leur docilité; qu'ils arborent le drapeau tricolore le jour des fêtes nationales et font chanter la *Marseillaise* à leurs élèves; que ceux d'entre eux qui sont Français (et c'est la majorité) sont de véritables et sincères patriotes, et que ceux qui ne sont pas Français ont tout l'air de l'être. Je ferai remarquer encore que dans ces pays du Levant où les hommes se classent suivant la religion, il semble tout naturel que nos instituteurs portent la robe et que cette robe ajoute à leur prestige. Enfin j'ai presque honte d'énoncer ce dernier argument, mais, pour les gens pratiques, il aura sa valeur : les missionnaires coûtent beaucoup moins cher que les laïques.

Est-ce à dire que la langue française ne puisse être utilement enseignée en Orient que par des congréganistes? On aurait grand tort de le croire. Il y a là-bas des musulmans, des arméniens-grégoriens, des grecs-orthodoxes qui se méfient de toute religion différente de la leur et qui ont toujours peur qu'on ne cherche à convertir leurs enfants. Pour ceux-là et quelques autres encore, des écoles laïques françaises sont indispensables. Il y en a d'ailleurs dans bon nombre de villes et elles sont très florissantes. Il y a aussi les écoles de l'Alliance israélite universelle, dont la plupart des maîtres, ayant fait leurs études à Paris, sont animés d'un esprit tout français et connaissent admirablement notre langue.

L'*Alliance française* ne distingue pas entre ces écoles si diverses d'origine, d'étiquette et de caractère. Elle ne leur pose qu'une question : “ Enseignez-vous le français? ” leur dit-elle. — Oui ”, et, la preuve faite, cette réponse lui suffit. Puisse l'esprit qui anime l'*Alliance française* pénétrer la nation elle-même et toujours inspirer sa politique ! Qui ne voit que cette politique libérale est la

seule juste et pratique ? Elle nous permet de ne négliger aucun élément d'influence. Elle suppose, il est vrai, une confiance invincible dans la vertu agissante de la langue nationale. Cette foi, nous l'avons.



L'extrême Orient est beaucoup plus réfractaire que les pays du Levant à la pénétration de notre idiome. Au XVIIIe siècle, nous avons perdu l'Inde, et depuis lors, l'Inde commerciale et industrielle a pris l'habitude de commercer et de travailler en anglais ; l'Inde lettrée, de penser en anglais. Nous aurions tort cependant de mépriser nos minuscules établissements de l'Inde, lueurs survivantes d'un grand empire éteint. Ils entretiennent dans le monde indou une petite flamme de sympathie ancienne et historique digne d'un pieux respect.

Dans les Indes néerlandaises, dont le peuple souverain a pour nous de précieuses sympathies, la place de notre langue n'est pas grande, mais elle est honorable.

Les événements dont la Chine est le théâtre ne s'étaient pas encore produits lorsque nos collaborateurs ont écrit les notices concernant la situation de la langue française dans l'Empire du Milieu. Là, plus que partout ailleurs, notre infériorité commerciale est notoire, et le russe, l'anglais et l'allemand n'ont pas eu de peine à se répandre en des provinces où l'exportation de nos produits, comparée à la leur, est presque insignifiante. Là plus que partout ailleurs notre meilleure armée était celle de nos missionnaires, dispersée aujourd'hui et cruellement décimée ; notre seul privilège, maintenu non sans peine, le protectorat des catholiques. On lira avec émotion l'exposé de l'œuvre admirable entreprise par les Missions françaises en Chine. Ces Missions, il est vrai, parlaient surtout latin ; mais ce latin préparait les voies à sa jeune sœur la langue française. Quoi que nous réserve l'avenir, un jour viendra

où la Chine devra se mettre à l'école des sciences occidentales ; elle avait déjà commencé ; elle reprendra tôt ou tard cette étude nécessaire, et la langue française alors aura peut-être un beau rôle à jouer si elle sait se faire l'éducatrice des fils de Han. Dès aujourd'hui, il en est quelques-uns parmi eux qui ont vécu chez nous, qui nous connaissent et qui rêvent de nous choisir pour maîtres.

Quant au Japon, il nous avait un peu délaissés ; il paraît revenir à nous. Notre avantage (et il est assez intelligent pour le comprendre) est d'être la seule puissance qui ne puisse lui porter ombrage.



Les pays de civilisation européenne se répartissent en deux groupes inégaux en étendue et en population. Les uns parlent anglais : Etats-Unis et Australie ; les autres parlent espagnol ou portugais : Amérique latine. Ceux-ci ont été longtemps les plus dévoués clients de la langue française. Elle est chez eux encore aimée et cultivée, surtout à cause des souvenirs qu'elle évoque et des idées qu'elle représente. Les petites colonies libres de Français établis à Montevideo, dans l'Argentine, au Chili, au Brésil, en Colombie, contribuent à la propager et à la défendre. Mais elle est sur la défensive. Le commerce anglais, la science allemande et aussi le commerce allemand lui font depuis trente ans une rude concurrence. Du moins elle lutte, et si nos négociants l'aidaient davantage, si nos universités parvenaient à détourner vers Bordeaux, Marseille, Paris, les étudiants qui ont pris l'habitude d'aller à Londres, à Berlin, à Zurich, la prépondérance lui reviendrait peut-être. Le malheur est que notre politique intérieure absorbe notre activité et nous fait oublier le reste du monde.

Dans les pays de langue anglaise même, si le français n'existe pas comme langue commerciale, il est la langue à la mode. Les grandes dames de Melbourne, les femmes américaines, le public universitaire, la société polie font un aimable accueil à nos conférenciers, lisent nos romans, nos pièces de théâtre, s'intéressent à la vie parisienne. Entretenir, développer ces sympathies littéraires, les rendre moins futiles, dissiper les préjugés qui leur nuisent, c'est tout ce que nous pouvons espérer dans le nouveau monde anglo-saxon comme dans le monde anglo-saxon austral : mais c'est beaucoup.

***

A plus forte raison en Europe, où la situation s'est transformée depuis 1815. Les peuples, réveillés par la révolution française, ont pris conscience de leur personnalité ; ils se sont attachés avec ferveur à leur langue et à leur littérature nationales. Ils veulent parler allemand, russe, italien, etc., avant de parler français comme Frédéric ou Catherine. En outre, l'anglais par le commerce, l'allemand par la science, se sont répandus dans tous les Etats européens. Enfin, en 1870, le prestige de la France a été cruellement atteint. Aussi la langue française a-t-elle subi à ce moment un recul marqué. Les faits nouveaux lui sont plutôt favorables.

La renaissance des nationalités a remis en honneur tant de langues diverses que pour s'entendre il faut bien avoir recours à un commun intermédiaire, et, dans l'ordre intellectuel, la langue française a quelques chances d'être préférée à ses rivales. Tel paraît être le cas de la Russie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Grèce, de la Bohême, de la Pologne, de la Finlande et des pays scandinaves, tous amis sûrs et fidèles.

Dans l'Europe méridionale, en Italie, en Espagne, en

Portugal, la langue française, bien que médiocrement enseignée, continue à occuper la première place dans l'enseignement secondaire. Elle a désormais à lutter, il est vrai, avec l'anglais et l'allemand ; mais la prépondérance longtemps incontestable du commerce britannique est entamée, et, depuis le grand effort accompli en France pour restaurer les études supérieures, la science allemande ne règne plus seule.

En Suisse il y a un léger progrès. De même probablement en Luxembourg. En Belgique, la lutte engagée entre le flamand et le français a surtout un caractère politique : la fondation à Gand d'une association flamande pour la vulgarisation de la langue française prouve que le danger qui se cache derrière l'invasion du flamand a été aperçu par nos voisins. En Hollande, où la langue française conserve une situation privilégiée, elle a des ennemis habiles et tenaces qui, là comme ailleurs, savent profiter de nos moindres fautes.

On constatera enfin qu'en Allemagne, le français, après avoir perdu beaucoup de terrain, en regagne, et qu'en Angleterre, il est la plus étudiée et la plus répandue des langues vivantes.

Il n'y a pas d'ailleurs d'illusions à se faire sur les sentiments des Européens qui étudient notre langue. Pour ceux-là, c'est la langue de l'ennemi ; ils l'apprennent par raison stratégique, elle fait partie de leur système de renseignements. Pour ceux-ci, elle est restée une langue commerciale importante : ils l'apprennent par intérêt. Pour quelques-uns, c'est une des matières du programme professionnel, dans la diplomatie par exemple : ils l'apprennent par nécessité. Combien l'apprennent par goût ? Un petit nombre de savants ou de lettrés, d'hommes politiques ou de rêveurs, de pédagogues ou des gens du monde, une élite. Ne serait-ce pas une langue d'élite en

effet, et de même que le peuple qui là parle répugne à toute œuvre servile, une langue de chefs ?

***

Il me reste à mentionner les pays de langue française qui, politiquement, ne font point partie de la France, pays épars, sous des climats divers, et peuplés de races disparates. Tels sont, en Europe : la Belgique, où 3 millions de Wallons et Flamands parlent français ; la Suisse avec 600,000 Romands, quelques hautes vallées des Alpes en Italie, notamment la vallée d'Aoste ; les îles anglo-normandes, où le français n'est plus guère qu'une langue officielle ; en Amérique : tant au Dominion qu'aux Etats-Unis, 3 millions de Canadiens-Français et quelques milliers de métis français dans le nord-ouest canadien ; la république d'Haïti et quelques petites Antilles, telles que Sainte-Lucie, la Dominique, etc, où l'on parle surtout le créole français ; enfin l'île Maurice et une partie des habitants des Seychelles. Il faudrait ajouter à cette liste d'environ 8 millions de Français de langue un certain nombre de colonies libres de Français établis à Londres, Bruxelles, Madrid, Barcelone, Valence d'Espagne, Rome, Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Smyrne, Beyrouth, le Caire, Alexandrie, Changhaï, San-Francisco, New-York, Caracas, Montevideo, Buenos-Ayres, Santiago de Chili, etc.

Ainsi se termine cette revue rapide. Elle a commencé par les colonies, œuvre de contrainte, il en faut convenir ; elle a continué par des pays de civilisation exotique où la conquête peut s'exercer encore, mais par l'école, non par la force ; elle a examiné ensuite les pays de civilisation européenne et les pays européens où le prestige, puissance impondérable et pourtant effective, exerce sur le développement de la langue une influence

capitale. Elle se termine par ceux qu'on peut appeler les homophones, peuples adultes, libres colons, avec qui le seul lieu qui subsiste, d'autant plus fort, est la sympathie résultant de la communauté de langue.

***

Quelle sera la conclusion de cette étude détaillée? Par quels moyens la France peut elle encourager la propagation de sa langue !— Par ceux-là mêmes qui forment le programme de l'*Alliance française :* subventions aux écoles françaises de tout ordre, fondation d'écoles nouvelles, de bourses, de cercles, de bibliothèques, de cours d'adultes, distribution de livres et de médailles, placement d'instituteurs et d'institutrices hors de France; cours et leçons à l'usage des étrangers, cordial accueil fait à tous les amis extérieurs de notre littérature. De leur côté, les universités font depuis quelque temps des conditions particulières de travail et décernent des diplômes spéciaux aux étrangers. Il existe même une société de patronage pour les étudiants étrangers.

On a demandé aussi, et avec raison, que notre littérature s'érige de plus en plus en "marraine" des littératures particulières et des écrivains méconnus; que notre orthographe soit simplifiée, que nos méthodes d'enseignements soient améliorées. On a souhaité encore que l'Académie française récompense plus souvent les écrivains français de l'étranger, qu'elle ait à l'étranger des correspondants, qu'il y ait une sorte de "prix de Paris" pour les étudiants étrangers les plus dignes de faire leurs études chez nous.

Tous ces moyens de propagande sont excellents assurément. Mais il n'y a pas d'illusions à se faire sur leur efficacité. Si la France tout entière ne collabore pas à l'œuvre de notre association, tous nos efforts seront vains.

Pour que la langue française conserve son rang, progresse et règne un jour dans le monde, il faut que la France le veuille, oui, qu'elle le veuille : cela suffit.

Si elle le veut, elle aura des enfants, comme en ont les Canadiens ses frères, ou tout au moins ses voisins les Allemands ; et cet accroissement de sa population lui assurera la force du *nombre*.

Si elle le veut, elle conservera, fortifiera son armée, accroîtra sa flotte, achèvera de reconquérir sa puissance et son prestige *militaires*.

Si elle le veut, elle fera trêve à ses misérables discordes, et elle établira chez elle cet équilibre politique intérieur qui permet d'avoir au dehors avec continuité et fermeté une *politique*.

Si elle le veut, elle revisera ses tarifs, elle relèvera son commerce, elle rendra l'essor à sa marine marchande, elle restaurera son importance *économique*.

Si elle le veut, elle enseignera le français aux indigènes de ses *colonies ;* elle fera d'eux des Français d'adoption.

Si elle le veut enfin, je ne dis pas qu'elle enfantera des génies, mais elle pourra du moins en rendre l'éclosion possible et leur préparer un berceau ; elle pourra agrandir le cercle de ses sciences et de ses arts, purifier sa littérature, verser dans le moule transparent et lumineux de sa langue les plus nobles *idées* dont se puisse enorgueillir la race humaine ; elle saura enfin, comme elle l'a su toujours, se faire aimer.

Elle deviendra ainsi une nation vraiment supérieure.

C'est à ce prix qu'on gagne une couronne : la supériorité d'une langue se mesure à la supériorité du peuple dont elle est l'âme et la voix.

PIERRE FONCIN.

(*Revue Bleue.*)

Contes Louisianais, en patois créole.

Compair Bouki é Compair Lapin—No. 1.

Ein jou compair Bouki rencontré compair Lapin. "Coman, li di, compair Lapin, cé vou ki là? vou pas connin jordi cé jou ké tou moune apé vende yé moman pou mangé."

" Ah! oui, di compair Lapin, moin aussite ma couri cherché mo moman é ma vende li pou ein chaudière di gri é ein chaudière gombo."

Astér yé tou lé dé parti. Compair Bouki couri marré so moman avé ein lacorde, é pendan tan la compair Lapin marré so kenne avé ein fil zaraigné et avan li monté dan charrette li di comme ça: " asteur, moman, sitôt va rivé côté zéronce, va sotté, é va chapé la mison."

Compair Bouki vende so moman é retournin dans so charrette avé so chaudière di gri et so chaudière gombo. Pendan lapé révini, li oua ein lapin couché dans chimin, é ein pé pli loin ein ote lapin; li couri encor ein pé, et li oua ein ote lapin.

Quand li rivé côté troisième lapin, li di: " Cé pas possib, lapin layé apé mouri faim aulié yé vende yé moman, laissé moi descende trapé yé."

Li té pas capab trapé arien, pasqué cété compair Lapin ki té fé semblan mouri pou fé compair Bouki laissé so charrette. Tan la, compair Lapin galopé côté charrette compair Bouki, li volé so dé chaudière, coupé la tché so choal, planté li dan la terre, mainin so charrette pli loin é couri caché.

Compair Bouki révini cherché so charrette, mé li oua jis la tché so choal planté dans la terre.

Li commencé fouillé la terre, com li té cré so choal é so charrette té tombé dans ein trou é li pélé moune pou idé li. Tig sorti dans bois é idé compair Bouki fouillé.

Compair Bouki trouvé Tig si gras ké li mordé li on so dos é li chapé. Tig mandé compair Lapin ki ça li capab fé pou vengé li même en haut compair Bouki. Compair Lapin dit : fo donnin grand bal, vini a soi chez moin.

Tig é compair Lapin pren bon misicien é yé invité plein moune. Alors compair Lapin monté on so la garli é li commencé chanté :

Vini dans grand bal.
Ça qui perdi yé fame
Bel négresse Sénégal.

Compair Bouki ki tendé ça galopé côté compair Lapin et li crié : cé mo kenne fame, pas besoin invité plice moune.

Mé compair Lapin fé comme si li pa tendé é li batte tambour é chanté :

Simion, carillon painpain,
do. do. do.

Compair Bouki entré dans cabane compair Lapin é li pren Tig pou ein fame, pasqué li té caché so labarbe é té billé com ein mamzelle. Quand bal fini compair Bouki resté sel avé Tig, ki donnin li ein bon volé é chapé avé compair Lapin. Astair cé pa tout. Tig et compair Lapin té pas connin côté compair Bouki té passé. Quand compair Lapin vini côté so cabane, li crié : bon soi, mo cabane, bon soi, et li di : cé drole mo cabane ki toujour réponne, pa di arien jordi.

Compair Bouki ki té pas malin ditou, réponne : "bonsoi, mo maîte, bonsoi."—Ah ! nous tchombo li, di compair Lapin, couri cherché di fé, nouzote va boucanin compair Bouki dan cabane la."

Yé brilé pove compair Bouki, é compair Lapin té si content ké li sotté com cabri et chanté :

Aïe, aïe, aïe, compair Lapin
Cé ein piti béte ki connin sotté.

Compair Bouki é Compair Lapin.—No. 2.

Ein jou, compair Bouki couri oua compair Lapin. Quand li entré dan cabane là, li oua ein gros chaudière qui té apé tchüi dévan di fé é ça té senti si bon compair Bouki té pas capab resté tranquille.

Quand mangé la té tchui, compair Bouki té gagnin aussi so par ; li trouvé ça si bon ké li commencé embété compair Lapin pou connin où li pren la vianne ki si bon.

"Tant pri, compair Lapin, di moin où vou pren la vianne là."

"Non, compair Bouki, vous tro gourman."

"Compair Lapin, mo pove piti apé mouri faim, di moin où vou trouvé la vianne là." Non, compair Bouki, vou tro coquin.

Enfin, li embété compair Lapin si tan, si tan, ké compair Lapin di "Couté, compair Bouki, mo va di vou, mais fo pa vou di personne é i fo vou fé com mo di vou. Vou connin béf lé roi ki dans la plaine é ki si gras, eh ben ! vou va pren ein sac et ein coutau, vou va guetté quand li ouvri so la bouche pou mangé, vou va soté dans so la gorge, é quand vou rendi dans so vente, vou va commencé coupé la vianne é metté dan vou sac, astér fé ben attention, pa coupé côté so tcher, pasqué vou va tchué li ; quand li va ouvri so labouche pou mangé encor vou va soté déhor é galopé ché vou, fo pas vou laissé personne oua vou.

Lendimin matin compair Bouki pren so sac é so coutau, li galopé dans la plaine é quand béf lé roi

ouvri so la bouche pou mangé, li soté dan so vente et là li commencé coupé la vianne é metté dans so sac, coupé la vianne, metté dans so sac; pli li té apé coupé, pli li té apé vancé côté tcher béf lé roi, li oua la vianne la té si bel, si gras, li di, "ki ça fé si mo coupé ein piti morceau, ça va pas tchué li; li pren so couteau, li coupé ein morceau, tien, béf lé roi tombé mouri et voila compair Bouki ki plis capab sorti dans so vente.

Tout moune vini oua ki ça ki té rivé, coman béf lé roi ki té si vaillan, té mouri comme ça.

Yé di, faut nou ouvri so vente pou oua ki ça li té gagnin.

Quand yé fé ça, ki ça yé oua?

Compair Bouki! "Ah! compair Bouki, cé vou ki tchué béf lé roi, vou té oulé volé la vianne, attend, nou va rangé vou."

Yé pren compair Bouki, yé ouvri so vente, yé oté so létripe et yé bourré li avé di sable, et yé metté ein bouchon pou fermin trou là.

Quand compair Bouki tournin ché li, li té ben honte; so piti galopé vini oua bon la vianne li té porté, "Popa, donnin nou la vianne"—Ya pas, mo piti— "Oui, popa, kichoge senti bon en haut vou."

Et piti apé vancé, vancé, compair Bouki apé tchoulé, tchoulé.

Piti commencé senti bouchon la, yé trouvé li senti bon pasqué yavé di miel en haut la; piti commencé sicé bouchon, sicé bouchon, tien! voila bouchon ki parti, tou di sable sorti é compair Bouki ki mouri dret là, li té plate par terre.

Compair Bouki é Compair Lapin.—No. 3.

Ein jou, piti compair Bouki rencontré piti compair Lapin ki té gagnin bel robe dimanche é soulier néf.

Can yé rétournin ché yé, yé mandé yé popa cofer li pa donnin yé bel zabi comme kenne piti compair Lapin.

Compair Bouki couri oua compair Lapin, é li mandé li, ou li pren tou bel kichoge li donnin so piti.

Compair Lapin té pa oulé réponne mais compair Bouki embété li sitan ké li di : " couri biché dans boi é can to va lasse, gadé dans milié boi, to va oua ein gro nabe. Dromi en ba li et can to va réveillé di : " nabe, comme to doux." Nab va di : " si mo té ouvri, ça to sré di ? " Toi, to va réponne : " si to té ouvri, mo sré ben conten." Can nabe la ouvri, entré didan, li va réfermé, é to sra oua plein joli kichoge. Pren ça to lé, é di nabe : " ouvri," pou to capab sorti."

Compair Bouki fé ça compair Lapin té di, mais can li oua tout ça yé té gagnin dans nabe la li té oulé pran sitan kichoge ké li blié di " nabe ouvri." Nabe la té pou dé volér ki té serré yé kichoge la dan, yé révini dans boi é yé trouvé compair Bouki apé volé yé bitin. Mo pas bésoin di vou ké yé donnin pove compair Bouki ein si bon volé ké li té pa capab grouillé.

Compair Bouki et Compair Lapin.—No. 4.

Compair Bouki é compair Lapin té couri ensemble oua Mamzelle. Pendan yé tapé causé, compair Lapin di comme ça mamzelle layé : " Vou oua compair Bouki, li pa moune, li cé ein choal mo popa laissé moin en néritage." Mamzelle yé di : " Oh ! non, compair, non pa capab cré ça." Astér, compair Lapin rétournin chez li, é can jou vini pou li couri oua mamzelle, li fé ein bel toilette, et li couvri avé lapeau cochon.

Can compair Bouki rentré, li di : "Eh ben, compair, vou prête ?" Compair Lapin réponne : "mé non, vou pà oua coman mo couvri, mo frét et mo gagnin sitant mal au pied ké mo pas connin coman ma fé pou marché."

Compair Bouki ki té toujou si béte, di : "monté on ho mo dos, et can nous va proche pou rivé vou va descende."

Compair Lapin di : "mo pa connin si mo va capab monté on vou dos, mé ma seyé."

Sans compair Bouki oua, compair Lapin metté so zéperon, é li monté on dos compair Bouki.

Pendant li on dos compair Bouki, compair Lapin té nec apé grouillé. Compair Bouki mandé li ça li gagnin. "Ma pé souffri sitant ké mo pa connin coman assite." Compair Lapin di ça, mais li tapé grouillé pou oté so lapeau cochon.

Can yé rivé coté la mison mamzelle layé, compair Lapin piqué compair Bouki avé son zéperon é compair Bouki parti galopé. Compair Lapin sotté par terre é li entré dans la mison mamzelle.

"Vou oua ben ké mo té raison, quand mo di compair Bouki cé ein choal mo popa té laissé moin."

ALCÉE FORTIER.